

L'ENFANT ET LA B.D. LA PERCEPTION DE L'IMAGE

par Didier Convard et Serge Saint-Michel

Le cycle 1974-1975 du Cours de littérature enfantine de la Joie par les livres est consacré au thème suivant : Les étapes de la lecture. La double conférence du 2 décembre dernier, sur la Bande dessinée, abordait donc surtout l'approche de la B.D. par le jeune lecteur. Les projections qui accompagnaient le second exposé sont évoquées ici par leur commentaire et par la bibliographie qui en précise les origines.

Didier Convard, ancien professeur de dessin, est actuellement auteur de bandes dessinées, chef de travaux à l'INFCAC-CREAR à Gouvieux (60270) ; auteur de l'ouvrage publié chez Nathan : **Le français et la bande dessinée**.

Serge Saint-Michel est professeur d'esthétique, directeur de recherche à l'Institut de l'Audio-visuel ; auteur du **Français et la bande dessinée** ; co-auteur de **L'aventure et l'image**, Gallimard.

L'ENFANT ET LA B.D.

Le dessin peut être un langage pour l'enfant

Nous avons travaillé avec des enfants caractériels, qui ne parvenaient ni à apprendre à lire ni à s'exprimer et nous avons cherché très longtemps comment éveiller ces enfants, nous faire comprendre d'eux. Je me suis rendu compte qu'avec de petits dessins très simples au tableau, comme on en fait quand on explique un itinéraire par un croquis, on obtient une compréhension immédiate, alors que si on le dit en mots, il faut déjà se former une image dans l'esprit et c'est difficile. Pour expliquer à un enfant la croissance d'une fleur, et la différence entre les mots « petit » et « grand », j'ai fait des dessins représentant une petite fleur puis une grande et le changement a été saisi tout de suite. Avec trois ou quatre dessins encore, l'enfant voyait une fleur qui grandissait. Il était incapable de lire un texte, mais il lisait un dessin. Si je lui demandais ce qu'il comprenait de ce dessin, il me répondait comme une chose toute naturelle : « Eh bien, la fleur grandit, et puis elle continue de grandir, et puis elle se fane. »

On peut compliquer le processus et aller beaucoup plus loin. Ainsi, en relations avec les professeurs de français, nous avons commencé à raconter des histoires sans aucun texte, avec des dessins très simples, mais faisant appel à la réalité : l'enfant identifiait facilement une maison, un arbre, une rue. Et nous faisons parler l'enfant sur ces dessins. Il arrivait ainsi à s'exprimer. Puis on retirait quelques dessins, il y avait donc un trou dans le déroulement de la série, l'enfant devait alors inventer l'histoire que reliait les dessins restants, il se rappelait, et dessinait à son tour. Peu importe si c'était bien ou mal dessiné, là n'était pas notre but. Il disait : « Là, j'ai une maison, là j'ai ma rue, là il y avait un monsieur », et déjà intervenaient les notions de mémoire, d'observation et de narration, puisque d'un dessin à l'autre il lui fallait raconter l'histoire. Ensuite on simplifiait de plus en plus les dessins, c'est-à-dire qu'on les codifiait. Une maison, c'étaient quelques traits avec un toit pointu, un arbre, un tuyau avec un rond, un bonhomme était une silhouette. On introduisait alors la notion de direction, grâce à un personnage qui tendait le bras pour montrer un chemin.

Tout en parlant, en faisant s'exprimer l'enfant à partir des dessins, on retirait le personnage au bras tendu, qu'on remplaçait par une flèche. On arrivait donc au code de la route, tout simplement, et l'on apprenait à lire un panneau. Puis on les faisait parler, on présentait des diapositives et ils se mettaient à dessiner, non pas pour faire un beau dessin, mais pour raconter des histoires. A partir d'un sujet très simple, ils dessinaient en cases, les unes à la suite des autres, dans le sens de la lecture conventionnelle, c'est-à-dire de gauche à droite : une maison, trois

traits et un chapeau pointu, un bonhomme, une direction ; entre la maison et le bonhomme une flèche signifiait qu'il avait quitté la maison et s'en allait vers la droite, puis revenait vers la gauche ; c'était un véritable rébus.

Quand on demande à un enfant qui ne sait pas écrire de raconter une histoire, il dessine son histoire, il ne fait pas un seul dessin mais des dizaines, toute une page et ça va dans tous les sens, parce qu'il a son propre sens de lecture ; il est incapable de s'arrêter à un seul dessin qui résumerait tout ce qu'il a à dire. C'est que le premier moyen d'expression a été, après le geste, le dessin, et l'écriture a servi à codifier le dessin parce qu'il était très difficile, au temps de la Préhistoire, d'expliquer une chasse ou de transmettre un message complexe : il y aurait fallu une grotte entière. Et c'était un problème d'envoyer du courrier ! L'enfant fait la même chose que l'homme préhistorique, il dessine parce que c'est beaucoup plus simple pour lui. C'est ensuite qu'on apprend à écrire.

Comprendre d'abord l'image...

L'enfant caractériel est apte à recevoir le code du langage, les lettres, les mots, les phrases, mais seulement à partir du moment où il comprend l'image. Au départ, la lettre « a », par exemple, ne représente rien d'autre pour lui qu'un dessin abstrait, une espèce de tortillon ; « a b » c'est un tortillon plus un autre tortillon ; il lui faut arriver à une compréhension abstraite de l'image. On lui présente d'abord la main qui va vers la droite, donc c'est un homme qui se dirige vers la droite ; puis on gomme la main, on met une flèche, c'est la même chose, on va vers la droite, il n'est plus nécessaire de dessiner un bras, ce n'est plus quelque chose de figuratif, mais déjà un concept, une direction. Alors seulement l'enfant est capable de comprendre les lettres, les mots, parce qu'il est capable de lire un concept abstrait.

A cette étape, le professeur de français m'a relayé. Il leur a appris l'alphabet, et ces enfants ont commencé à faire des mots, enfin à lire et à écrire.

Voici l'expérience que nous avons faite avec ces enfants caractériels, qui semblaient au départ condamnés à ne savoir ni lire ni écrire, à ne pouvoir jamais s'exprimer. Nous avons essayé aussi de les faire s'exprimer par le mime, mais c'était compliqué, les enfants s'affolaient et ne comprenaient rien. Quant aux diapositives, tel enfant lira l'image en une fraction de seconde, un autre la percevra en quelques secondes, il faudra une minute à un autre, donc c'est perdu ; trois enfants auront compris les diapositives, d'autres ne se rappelleront plus la première quand la deuxième sera passée. Si l'on présente un film, c'est la même chose. Il faut recevoir les images très rapidement, les comprendre, se rappeler de ce qui a été vu avant et le garder dans sa mémoire. Cela s'est révélé impossible. La bande dessinée, elle, est un moyen rigoureux qui permet de comprendre immédiatement quelque chose. C'est une association du texte et du dessin que l'on peut appréhender d'un seul coup d'œil. A la différence du film ou des projections, elle laisse à chacun son temps de lecture, c'est-à-dire qu'un enfant peut rester dix minutes sur une page, un autre trois secondes, un autre une minute.

... et connaître la bande dessinée

Au grand scandale de beaucoup d'adultes, nous avons donc laissé nos enfants libres de lire des bandes dessinées autant qu'ils le voulaient, et n'importe lesquelles, des bonnes, des mauvaises, un flot de bandes dessinées. Mais j'étais personnellement très content de voir mes petits caractériels capables de lire, non pas, bien sûr, **Le rouge et le noir**, **Phèdre** ou **Le Cid**, mais **Astérix** ou **Lucky Luke**, et de sourire à leurs aventures. Puis ils ont lu de mauvaises bandes dessinées, les « comic books » qu'on voit dans les kiosques, ces productions américaines « pour débiles mentaux » comme on l'a dit (et malheureusement parfois, on assimilait les enfants aux débiles mentaux !).

Après avoir lu ainsi toutes sortes de bandes dessinées, les enfants apprennent vraiment ce qu'est la bande dessinée, ils en font eux-mêmes. La bande dessinée est étudiée comme on étudie les ouvrages classiques, avec de véritables explications de textes. C'est-à-dire : « Dans la case 1, tu vois le monsieur qui est petit, tu as l'impression que tu es au-dessus, tu regardes d'en haut ; qu'est-ce que ça exprime ? pourquoi ? qu'est-ce que tu penses quand tu vois cela ? » et l'enfant

répond, parce qu'il a un sens de lecture beaucoup plus rapide que l'adulte : « J'ai l'impression qu'il a peur, quelque chose va lui arriver, va lui tomber dessus, ou j'ai l'impression de tomber dessus. » On lui dit alors : « C'est une plongée, comme on en emploie au cinéma, à la télévision. Ce soir, si tu regardes la télévision, tu essaieras de voir pourquoi de temps en temps on met la caméra en haut, pour une plongée. » Le lendemain, on lui montre une autre case et on lui demande : « Pourquoi voit-on le personnage d'en dessous ? si tu tenais la caméra, tu serais allongé sur le sol et tu le regarderais comme ça ; qu'est-ce que cela exprime ? » et, comme si c'était évident, il répond : « Il est grandi, on le voit qui est fort, costaud, en plus comme on voit son épée, c'est dramatique. » Effectivement, c'est ce qu'on appelle une contre-plongée.

Un langage visuel

Nous projetons ensuite un film, un 8 mm fait par un professeur, par exemple, en arrêtant sur les plongées, les contre-plongées, puis en étudiant dans le contexte du scénario pourquoi à ce moment-là il y a plongée, ce qu'elle apporte au niveau de la narration. Tout un langage visuel se dégage ainsi. S'il existe dans une bande dessinée des cases grandes et des cases petites, c'est lié à un rythme de l'action, à la représentation du temps. Une voiture qui vrombit, qui fonce sur le lecteur, va occuper toute une grande case ; elle s'arrête brusquement : l'image ne prend qu'une petite case. On dit alors à l'enfant : « Essaie de faire une phrase où tu montres que le monsieur monte dans sa voiture, qu'il prend une route, qu'il conduit à vive allure, et tu vas employer des petites phrases rapides pour montrer que ça va très, très vite, puis, d'un seul coup, tu vas t'arrêter, avec une phrase ou avec un point à la fin de ton histoire. » Et l'enfant, oralement, bâtit ses phrases, même si c'est mauvais, même s'il manque des adjectifs, et d'un seul coup la voiture stoppe. Il commence à parler, à s'exprimer, il aborde la notion de narration ; c'est-à-dire qu'il découvre les procédés qui permettent de traduire ce qu'il avait dans l'esprit sans savoir le traduire, faute d'une technique appropriée. Quand il s'est rendu compte que l'on peut dire ces choses-là, alors il est sauvé, et la bande dessinée a fait son travail.

Elle doit alors laisser la place à autre chose. Dans ce cas particulier, la bande dessinée a été un moyen, un outil de travail qui a permis de déchirer le cocon dans lequel était enfermé l'enfant. A partir de là, il pourra s'attaquer à de petits ouvrages écrits en grosses lettres, avec un dessin sur la page de gauche et trois lignes sur la page de droite, il pourra déchiffrer lentement en s'aidant du dessin ; c'est-à-dire que son œil voyant d'abord le dessin, il comprend, il reconnaît : voilà une charrue, un bœuf, et tout de suite il a les images correspondantes dans l'esprit.

A l'étape suivante on supprime les dessins, on travaille avec des lettres beaucoup moins grosses, des lignes plus rapprochées et, peu à peu, l'enfant arrive à lire des textes dans les ouvrages normaux.

Voilà en gros le travail qui a été fait pendant plusieurs années. Il a débouché sur un livre, pour tout le monde cette fois, et non seulement pour les enfants qui ont du mal à lire. C'est **Le français et la bande dessinée**, que nous avons publié il y a déjà deux ans aux éditions Nathan, ouvrage jugé, à l'époque presque scandaleux puisqu'il proposait aux professeurs de français d'utiliser la bande dessinée en 6^e et en 5^e pour travailler en classe de travaux pratiques.

La B.D. est mal aimée

Ce que les gens reprochent surtout à la bande dessinée, c'est d'être un moyen d'expression mineur, qui n'a pas sa place auprès du cinéma, du théâtre, de la littérature et de la musique.

La bande dessinée ne peut être assimilée au roman, au théâtre ou au cinéma, c'est un moyen d'expression totalement différent, qui a son langage propre. Effectivement les onomatopées y jouent parfois un rôle important. Mais quel rôle ? Au cinéma, quand un coup de feu est tiré, on ne vous dit pas : « A ce moment, le percuteur tapant sur l'amorce produit un son désagréable à l'oreille qui correspond peut-être à un sac que l'on gonfle, etc. » Non, vous entendez un son. On ne vous explique pas davantage un bruit de pas en plein suspense. Une voiture qui démarre fait « Vraoum ! » parce que c'est un symbole visuel.

On dit souvent que la bande dessinée véhicule des idées racistes, la violence. C'est vrai. Certaines véhiculent des idées néfastes, et le lecteur de dix-douze ans ne devrait pas choisir seul sa bande dessinée. Je crois que c'est le rôle des parents de l'aider. Sans toutefois lui imposer les bandes dessinées qu'ils ont lues il y a vingt-cinq ou trente ans.

Autre objection : la bande dessinée empêche la lecture parce qu'elle est « facile à lire ». « Mon enfant n'aime que les bandes dessinées et il ne lit pas. » Mais ce même enfant regarde-t-il la télévision et quelles émissions regarde-t-il ? C'est certainement un point du débat, et pourquoi la B.D. empêcherait-elle de lire plus que la télévision ? A la vérité, il s'agit de moyens d'expression différents. Je crois qu'on peut lire à la fois des bandes dessinées et du roman.

Tous les enfants lisent ou ont lu des bandes dessinées et nous en avons lu nous-mêmes. Puisqu'elle est objet de consommation, rien ne sert de fermer les yeux ou d'essayer de l'interdire. Il convient d'abord de savoir ce qu'elle représente, ce qu'elle est, pourquoi on la lit, ce qu'on y trouve. Et puis de l'étudier pour aboutir peut-être à un choix. D'avoir enfin une culture en bandes dessinées comme on peut avoir une culture en ce qui concerne le théâtre, le cinéma, les lettres, la poésie, la musique.

Mieux lire la B.D.

Je me suis limité à certains travaux de recherche et à une bande dessinée qui était devenue un outil de travail ; mais elle est avant tout un loisir. Je crois qu'elle sera un bon, un vrai loisir quand on commencera à mieux la comprendre, à mieux savoir la lire, à mieux savoir la regarder et c'est surtout ce qui nous intéresse. Il existe maintenant beaucoup de livres sur la bande dessinée car il faut expliquer ce qu'est la bonne bande, être un peu censeur. Mais si l'on fait étudier à un enfant la bande dessinée, c'est pour lui permettre ensuite, quand il sera seul, de choisir. Au départ il faut essayer de lui montrer les productions de qualité. Le problème du choix est au fond le même qu'en ce qui concerne le cinéma ou la lecture ; c'est pour le public une question d'information et de goût.

Du point de vue technique, il y a l'aspect narratif, les cadrages, la composition dans la page, le choix des couleurs, du procédé d'impression. Mais les bandes dessinées publiées en album ont presque toutes été publiées dans des hebdomadaires ou des bi-mensuels ; elles représentent un choix du magazine. Le lecteur qui connaît et apprécie la publication sait déjà en gros à quoi s'en tenir. Bien sûr, pour un dessinateur ou un scénariste, il est plus facile de discerner le bon et le mauvais dans les bandes dessinées.

Didier Convard